

Métissage au Brésil

Pierre Verger

Volume 25, Number 3, Winter 1993

Métissages : les littératures de la Caraïbe et du Brésil

Article abstract

Métissage au Brésil

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/501020ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/501020ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

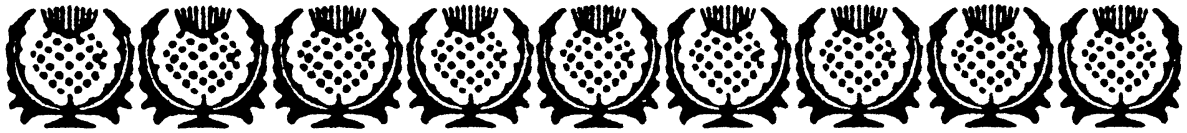
0014-214X (print)

1708-9069 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Verger, P. (1993). Métissage au Brésil. *Études littéraires*, 25(3), 121–125.
<https://doi.org/10.7202/501020ar>



MÉTISSAGE AU BRÉSIL

Pierre Verger

■ Le Brésil est loin d'être un bloc culturel unique et uniforme : il est en réalité composé de nombreux Brésils qui ont chacun des caractéristiques propres et forment ainsi une sorte de continent d'éléments variés et complémentaires. Le territoire du Brésil fut d'abord l'objet de la convoitise des Portugais et des Français; les premiers eurent tendance à s'installer sur la terre ferme et les seconds dans des îles. Les Hollandais aussi vinrent s'y établir momentanément. Plus tard, après l'indépendance, des immigrants européens — Italiens, Allemands, Espagnols, Polonais — et japonais s'installèrent dans diverses régions du Sud. Il y a cinquante ans à peine, lors de mes premiers passages au Brésil, ces régions accusaient toujours de très grandes différences. Le pays n'avait pas encore été l'objet du nivellement culturel provoqué par la télévision et les mass media.

J'avais été surpris par l'allure fébrile « matter of fact » italo-yankee qui régnait à São Paulo; à Rio de Janeiro, je retrouvai l'atmosphère méditerranéenne des terrasses de café à l'air libre, peuplées de consommateurs gesticulants et bavards, sur l'avenue Rio Branco qui évoquait la Cannebière de Marseille et les Ramblas de Barcelone. Porto Alegre, quant à elle, avait des airs germaniques. À Belém do Pará, à l'embouchure de l'Amazone, les métissages amérindiens étaient apparents sur les visages et j'évoquai mon lointain passage aux sources du grand fleuve, la rivière Apurimac, à plus de sept mille kilomètres au fond d'une vallée glacée des Andes du Pérou. Enfin, il y eut Bahia, douce et cordiale, terre de la samba, de la *capoeira*, des *afochés*, où tout contribua à me faire découvrir l'africanité mieux qu'en Afrique même où j'avais voyagé dix ans plus tôt.

Bahia est la ville brésilienne où la présence africaine est la plus apparente : une Afrique métisée, dont je me sentais proche, où j'ai été attiré, accepté, dans laquelle j'ai été admis et qui allait donner un air de pèlerinage aux sources à mes recherches, pendant les dix-sept années que j'ai passées par la suite en Afrique. On sait que les habitants amérindiens avaient eu tendance à se retirer à l'intérieur des terres pour fuir l'invasion des Européens. L'institution de la traite des nègres s'efforça de remédier au manque de main-d'œuvre locale dans les grandes plantations en allant chercher des travailleurs dans diverses régions d'Afrique. Le jeu des échanges commerciaux, ayant établi des relations précises entre clients et fournisseurs de part et d'autre de l'Atlantique, favorisera le regroupement des esclaves de certaines « nations » africaines au Nouveau Monde. Nina Rodrigues a signalé dans ses ouvrages la forte influence nago-yorouba dans la région de Bahia, et

Luiz Vianna Filho en a montré les raisons économiques, fondées sur la présence de plantations de tabac dans ces lieux et l'acceptation de ce produit en certaines régions de la côte d'Afrique.

J'ai déjà fait remarquer dans des textes précédents que l'une des conséquences de la traite des esclaves fut de mettre en contact ce qui était éloigné, provoquant la vie en commun (« a convivência », en portugais) de gens d'origines différentes et déterminant ce que Léopold Sédar Senghor appelle le métissage non seulement biologique, mais aussi et surtout culturel. Les Africains devaient adopter en principe, dès leur arrivée au Brésil, un mode de vie calqué sur celui de leurs maîtres; mais si, au contact de ces derniers, les esclaves s'europanisaient, par un curieux retour des choses, les maîtres s'africanisaient au contact de leurs esclaves. Et les deux groupes subissaient encore un processus d'américanisation par le simple fait de vivre dans un nouvel espace, différent à la fois de l'Europe et de l'Afrique.

L'anthropologue américain Donald Pierson montre que l'assimilation et l'acculturation ne sont pas des phénomènes qui modifient une seule des races en contact. Les circonstances furent telles au Brésil que l'acquisition par les Blancs de certains éléments de la culture africaine (au sens large du terme) rencontra un terrain favorable. Par exemple, il était rare qu'à l'époque de l'esclavage un enfant blanc ne fût élevé par une nourrice noire, qui lui enseignait ses premiers mots et le berçait de ses chansons. Et Pierson de conclure que l'enfant apprenait à parler, sans doute, davantage avec elle qu'avec ses parents.

Bahia s'africanisait, comme le montre Vianna Filho : partout on retrouvait le Noir avec sa culture, ses coutumes, son imaginaire, ses contes, son inconscient. Même sans le vouloir, il les transmettait à la nouvelle société à laquelle il était intégré de force. Celle-ci assimilait, sans s'en apercevoir, ce que le Noir lui enseignait. Car cette société, organisée suivant des normes portugaises déjà adaptées au nouvel espace et aux nouvelles réalités, n'imaginait même pas qu'une telle influence de la masse esclave fût possible. Elle se faisait cependant d'une façon d'autant plus efficace qu'elle n'avait aucun caractère organisé et apparent, ce qui eût provoqué sans aucun doute, à cette époque, une vive opposition.

De ces influences réciproques, d'un encadrement forcé et d'une action occulte et sournoise, est né le métissage biologique et surtout culturel évoqué par Senghor, et qui étonnait grandement les nouveaux arrivants, comme le prouvent de nombreux témoignages. Le comte Alexis de Saint-Priest, nommé ambassadeur de France au Brésil, écrivait en 1834, peu après son arrivée, au duc de Broglie, ministre des Affaires étrangères de France :

abordant ici, je pensais que les mulâtres formaient une classe à part, repoussée par les Blancs et dominant les Nègres, mais je suis forcé de convenir que tout en rencontrant beaucoup d'individus mulâtres, j'en suis encore à chercher le parti des hommes de couleur. À la Martinique et dans les autres îles, l'orgueilleuse aristocratie des créoles a rendu redoutable l'association des métis; la vanité blessée a souvent versé le sang des uns par la main des autres, mais, au Brésil, ni cette aristocratie blanche, ni cette démocratie jaune n'existent en réalité. Les mulâtres ne forment point une classe à part, il y a beaucoup de mulâtres dans les clubs, mais non des clubs de mulâtres. Ils sont mêlés, confondus avec tout le monde, on en trouve dans l'esclavage, dans les plus vilés métiers, mais on en trouve aussi dans le monde et au sénat. La garde permanente est mi-partie

MÉTISSAGE AU BRÉSIL

de Blancs et de Mulâtres qui vivent à merveille ensemble et servent fidèlement le gouvernement actuel... Il serait bien difficile d'assigner une place aux gens de couleur, aucune d'entre elles ne leur est inaccessible (f. 306).

D'autre part, dans son *Voyage dans les deux Amériques*, Alcide d'Orbigny note qu'à Bahia, en 1843,

les mulâtres marchent les égaux des Blancs et deviennent souvent des fonctionnaires très distingués, soit dans l'administration, soit dans la magistrature. C'est en grande partie de cette classe de la société que viennent les sentiments d'indépendance et de réaction du Brésil contre les influences du Portugal, son ancienne métropole.

Ce furent en effet les mulâtres qui assurèrent la transition entre l'ère patriarcale, si bien décrite par Gilberto Freyre, et l'État moderne que le Brésil est devenu à la fin du siècle dernier. Ceci vient du fait que, dans la société des propriétaires de plantations de canne à sucre (la classe dominante dans la région Nord-Est du Brésil), les mulâtres étaient souvent les enfants illégitimes des propriétaires dont l'héritage était à l'époque réservé aux fils légitimes, généralement issus de femmes blanches, pour assurer, suivant les préjugés de la métropole, la pureté de la race. Freyre montre fort bien que ces enfants mulâtres étaient souvent envoyés à la ville faire leurs études et fréquenter les universités alors que leurs demi-frères blancs restaient à la *Casa grande* pour poursuivre les activités profitables de l'exploitation du patrimoine familial. Les mulâtres revenaient des universités européennes, non seulement égaux, mais quelquefois même supérieurs aux fils des vieilles familles, ayant assimilé les valeurs européennes. Ce furent donc eux qui devinrent les avocats, les juges, les médecins, les fonctionnaires de tous grades qui assurèrent l'administration du pays et furent les constructeurs et les réalisateurs du Brésil moderne.

Ces considérations, inspirées par l'esprit de compréhension et de tolérance qui caractérise le Brésil, peuvent être complétées par les analyses et déclarations de l'écrivain Jorge Amado qui, tout au long de son œuvre, attire l'attention sur le fait que le métissage a eu pour résultat de mettre en valeur les qualités des deux races — d'autres auteurs, au contraire, prétendent qu'il en cumule les défauts... Constatons encore que ce métissage est si progressif et continu qu'il est difficile de déterminer de façon précise qui est blanc et qui est noir. Il est tout aussi ardu de distinguer un mulâtre foncé d'un descendant direct d'Africains qu'un mulâtre clair d'un Blanc.

Ceci facilite grandement la participation des uns et des autres aux manifestations culturelles et religieuses. Si les Noirs, à leur débarquement au Brésil, étaient obligatoirement baptisés dans la religion catholique, les Blancs ont été, à leur tour, admis à participer aux cérémonies que les Noirs célèbrent en l'honneur de leurs dieux ancestraux. De ce rapprochement de religions est née une apparence de syncrétisme où les dieux africains sont invoqués sous les noms des saints catholiques. Je dis bien une apparence de syncrétisme, car il y a souvent des variantes dans ces liens entre les orishas et les saints. Ogoun, par exemple, dieu yorouba des guerriers, des forgerons et de tous ceux qui utilisent le fer, est, à Rio de Janeiro, invoqué comme saint Georges revêtu d'une armure et casqué de fer, mais comme saint Antoine de Padoue à Bahia. Il peut paraître étrange que Shango,

dieu du tonnerre, violent et viril, soit comparé à saint Jérôme, représenté comme un vieillard chauve incliné sur de vieux livres, mais fréquemment accompagné d'un lion couché à ses pieds : comme le lion est un des symboles de la royauté chez les Yoroubas, saint Jérôme fut assimilé à Shango, le troisième souverain de cette nation. Mais Shango est aussi sainte Barbe en d'autres lieux du Brésil et il est souvent difficile de comprendre ce qu'il peut avoir de commun avec la sainte, de sexe différent, fêtée le 4 décembre. Le rapprochement entre Abalouaé et saint Lazare est plus évident, car le premier est le dieu de la peste et de la variole et le corps du second est représenté couvert de plaies. Iemanja, la mère de plusieurs autres orishas, fut combinée à Notre-Dame, et Nanan Bouroukou, la plus vieille des divinités des eaux, fut comparée à sainte Anne, la mère de la Vierge. Dans la mythologie yorouba, Shango est l'époux de différentes divinités portant les noms de Oya-Iansan, Oshoun et Oba, toutes assimilées elles aussi à sainte Barbe. Notre-Dame de la Chandeleur à Bahia ou Notre-Dame des Plaisirs à Recife sont comparées à sainte Catherine. Ces épousailles mystiques sont, on le voit, sans rapport avec l'Histoire sainte.

Dans les *candomblés* de Bahia, les deux religions se superposent plus qu'elles ne se mélangent, et Nina Rodrigues constatait déjà qu'à la fin du siècle dernier, « la conversion religieuse ne fait que juxtaposer l'extériorité des croyances catholiques aux croyances fétichistes qui ne se modifient guère. Ils conçoivent leurs saints ou orishas et les saints catholiques comme des catégories semblables, mais distinctes ». Et encore : « les constants voyages entre l'Afrique et le littoral brésilien et les rapports commerciaux directs [...] ont facilité la réimportation de croyances et de pratiques » (p. 168). Le prestige dont jouissent aujourd'hui les orishas auprès de la classe aisée est perceptible à Bahia sous de nombreuses formes, par exemple l'initiative prise par une entreprise de construction de baptiser de luxueux édifices résidentiels du nom des orishas au même titre que celui des saints catholiques.

Cet ensemble de faits quelquefois contradictoires montre qu'il n'y a aucune incompatibilité entre les croyances d'origines différentes. Avec le temps et la participation des descendants d'Africains et de mulâtres, de plus en plus nombreux, élevés dans le respect des deux religions, les Bahianais sont devenus sincèrement catholiques lorsqu'ils vont à l'église, mais tout aussi liés aux traditions africaines lorsqu'ils participent, pleins de zèle, aux cérémonies du *candomblé*. Un prêtre des orishas à Salvador de Bahia, à la fois catholique et fidèle aux traditions héritées de ses ancêtres, usait récemment de la comparaison suivante : « Versez dans un même contenant de l'eau et de l'huile; les deux liquides ne s'y mélangent pas, mais ils y sont présents l'un et l'autre ». Il en est ainsi de la coexistence harmonieuse des deux religions à Bahia, sous cette forme nuancée de dévotions métissées.

MÉTISSAGE AU BRÉSIL

Références

- FREYRE, Gilberto, *Casa grande e senzala*, Rio de Janeiro, Livraria José Olympio, 1933.
- ORBIGNY, Alcide d', *Voyage dans les deux Amériques*, Paris, Furne, 1885 [1834-1847].
- PIERSON, Donald, *Negroes in Brazil. A Study of Race Contact at Bahia*, Chicago, University of Chicago Press, 1942.
- RODRIGUES, I. Nina, *Os Africanos no Brasil*, São Paulo, Companhia Editora Nacional, 1933.
- SAINT-PRIEST, Alexis, *Correspondance politique Brésil (CPB)*, XV, Paris, ministère des Affaires étrangères.
- VERGER, Pierre, *Flux et reflux de la traite de nègres entre le golfe du Bénin et Bahia-de-Tous-les-Saints*, Paris, Mouton, 1968.
- — —, *Orixás. Deuses torubás na África e no Novo Mundo*, Salvador, Corrupio, 1981.
- VIANNA FILHO, Luiz, *O Negro na Bahia*, Rio de Janeiro, Livraria José Olympio, 1946.